

Soirmagazine

Animé par Naïma Yachir
Numéro 215
soirmagazine@yahoo.fr

ENTRETIEN

«Se faire dépister,
c'est pouvoir
mieux se soigner»

Dans cet entretien, Messaouda Thria, chargée de communication de l'association «SOS Hépatites», éclaire les malades sur le virus de l'hépatite C et ses zones d'ombre. Ce mouvement associatif œuvre à la «déstigmatisation» des personnes vivant avec la maladie, et ce, par tous les moyens possibles.

Lire en page 12

C'EST MA VIE

Quand l'espoir
fait vivre

Elle désespérait que le prince charmant n'ait pas frappé à sa porte. Mais à quarante ans, elle n'y croit plus. Elle garde toutefois une lueur d'espoir. Toujours coquette, élégante, elle sait mettre en valeur sa beauté qu'elle a su conserver, en se disant : «On ne sait jamais...»

VOYAGE CULINAIRE

Batata m'chermia,
un plat pour un
déjeuner express

Dans notre voyage culinaire, nous allons rafraîchir la mémoire de beaucoup d'entre nous qui auront peut-être oublié cette recette miracle à laquelle toutes les mamans algéroises recouraient lorsqu'elles étaient à court d'idées au moment de préparer le repas.

Lire en page 13

L'hépatite C n'est
pas une fatalité

C'est un cri de rage que lancent les victimes contre l'irresponsabilité de ceux qui n'ont pas mesuré le désastre de leur laxisme. Aujourd'hui contaminés par le virus de l'hépatite C, des malades se confient.

Rabah, 40 ans, cadre dans
une entreprise publique

Quand il rentrait chez lui le soir après une journée harassante, il mettait sa fatigue sur le dos d'une journée de travail sans relâche. «Il m'arrivait de ne pas dîner. Tout ce que je voulais c'était retrouver mon lit et dormir. Mais je ne m'inquiétais pas outre mesure. Mon épouse me répétait souvent de ne pas me crever à la tâche, d'aller voir un médecin, mais je n'en tenais pas compte. Après une bonne nuit de sommeil, je retrouvais la forme. Un jour, mon ami devait subir une intervention chirurgicale, rien de méchant, des calculs dans la vésicule biliaire. Je me portais volontaire pour un don de sang. Comme par hasard, ce jour-là je me portais comme un charme. Je sortis du service de transfusion sanguine, heureux de mon geste. Quinze jours plus tard, je reçois un coup de téléphone. Je devais me présenter au même service. J'avoue que j'étais anxieux, mais j'étais loin de me douter qu'on allait m'annoncer que j'ai contracté le virus de l'hépatite C. C'est comme si on m'avait dit que j'avais le cancer. Je connaissais la gravité du mal, et croyez-moi, à cet instant, j'eus l'impression que ma vie était finie. Je suis rentré à la maison atterré. Mon épouse, tourmentée à la vue de mon visage blême, me questionna de ses yeux. Je ne pouvais pas lui cacher plus longtemps la tuile qui m'était tombée sur la tête. Elle pleura à chaudes larmes, puis se ressaisit en répétant qu'il fallait être fort, que ce n'est pas une fatalité, et qu'ensemble nous allons nous battre. Aujourd'hui, le remède existe. Et depuis, notre vie a complètement changé. Je ne sais toujours pas comment j'ai chopé ce mal,

mon médecin traitant soupçonne une contamination chez le dentiste. En effet, j'ai entrepris des soins dentaires il y a de cela quelques années, mais j'ai du mal à croire que ça allait avoir des retombées aussi graves. Je me sens victime d'une erreur médicale qui pourrait m'être fatale.»

Fatiha, 52 ans, femme au foyer

Fatiha est une femme qui au moindre petit mal de tête court chez le médecin. Ses coups de fatigue commençaient à l'alarmer. «C'est vrai que je suis une maniaque de la propreté, que j'ai toujours une serpillière à la main, que je guette le moindre petit grain de poussière, mais pas au point de me sentir tout le temps épuisée. D'ailleurs, un mois avant de découvrir la maladie, je ne m'occupais plus du ménage. J'avais légué ça à mes deux filles et malgré cela je me plaignais toujours d'épuisement. Les résultats de mes premiers examens médicaux ont révélé une forte anémie.

Le traitement ne donnait rien. Après moult explorations, le test de l'hépatite C s'est avéré positif. Ce fut l'affolement pour tout le monde. Je me voyais condamnée exactement comme une personne qui a le cancer. Et la galère a commencé. Après des démarches ici pour le traitement assez lourd d'ailleurs, et qui se sont avérées vaines, j'ai dû me déplacer à l'étranger. Mon combat ne faisait que commencer. Ma vie en est bouleversée. Je ne reste plus chez moi. Je cours les hôpitaux, les cabinets médicaux.

«UN JOUR, MON AMI DEVAIT SUBIR UNE INTERVENTION CHIRURGICALE. JE ME PORTAIS VOLONTAIRE POUR UN DON DE SANG. JE SORTIS DU SERVICE DE TRANSFUSION SANGUINE, HEUREUX DE MON GESTE.

QUINZE JOURS PLUS TARD, JE REÇOIS UN COUP DE TÉLÉPHONE. JE DEVAIS ME PRÉSENTER AU MÊME SERVICE. J'ÉTAIS LOIN DE ME DOUTER QU'ON ALLAIT M'ANNONCER QUE J'AI CONTRACTÉ LE VIRUS DE L'HÉPATITE C. C'EST COMME SI ON M'AVAIT DIT QUE J'AVAIS LE CANCER. CROYEZ-MOI, À CET INSTANT, J'EUS L'IMPRESSIION QUE MA VIE ÉTAIT FINIE.»



Photos : DR

Par Naïma Yachir

parfaitement ses maladies. Autonome, elle se prenait en charge seule. Il y a à peu près dix ans, elle commença à se plaindre de fatigue qu'elle ne s'expliquait pas. Elle nous disait : «Je sais, je me fais vieille, je suis malade, mais pas au point d'être fatiguée sans que je fasse aucun effort, d'autant que je me nourris bien. Et puis je me regarde dans le miroir et je trouve que mon visage s'est assombri.» On la rassurait en lui rappelant son hypocondrie, qu'elle réfutait, du reste.

Tenace, elle se rendait chez son médecin et subissait tous les examens possibles et imaginables, qui tous s'avéraient négatifs. Mais elle n'était toujours pas convaincue. Un jour, en visite chez sa diabétologue, elle lui fit part de son anxiété. C'est alors qu'elle lui prescrivit le test. Non seulement ce dernier s'est vérifié, mais la cirrhose hépatique était là. A ma mère on ne pouvait rien cacher. Au départ elle était abattue, mais elle tenait tellement à la vie qu'elle s'est battue contre la maladie. Mais elle en voulait aux médecins, au système de santé qu'elle tient pour responsables. Elle savait qu'elle a été contaminée quand elle a subi une intervention chirurgicale, 10 ans auparavant. A l'époque, le sang des donateurs n'était pas analysé dans un cadre préventif pour détecter le virus. «C'est cette négligence qui tue beaucoup d'autres malades. Moi je suis en fin de parcours, je pense surtout aux jeunes. Aux terribles souffrances qu'ils endurent. Je trouve cela criminel», disait-elle, dans ses moments de déprime. Ce qui est dramatique c'est que lorsque le malade découvre son mal, son foie est très atteint. Il est pratiquement détruit. «Ma mère dépérissait de jour en jour, mais malgré cela, elle est restée combative et autonome jusqu'aux derniers moments de sa vie, sans faire souffrir ses proches.» ■

ATTITUDES

Par Naïma Yachir
naiyach@yahoo.fr

La dure attente

Elle prend son téléphone portable et regarde l'heure. Un geste qu'elle a répété plus de dix fois. Plus que 45 minutes et les visites commenceront. Elle n'a pas dormi toute la nuit ou très peu. Les gémissements de la malade d'à côté ont perturbé son sommeil. Elle est allée la voir plusieurs fois. La garde-malade la rassure.

«C'est normal, après une intervention, les douleurs se réveillent.» Elle se remet au lit, le cœur serré ; elle, c'est dans une semaine qu'elle passera sur le billard. Elle est prise d'une peur panique mais se ressaisit. Le chirurgien ne lui a rien expliqué. Elle voulait comprendre : «Pourquoi les

médecins ne nous parlent-ils pas ? Ils viennent tous les matins avec leur armada en blouse blanche. J'ai toujours une sensation de frayeur que je ne m'explique pas.

Le stéthoscope autour du cou, ils nous palpent, souvent ils ne s'adressent même pas à nous, et comme si nous étions invisibles, ils palabrent dans un jargon qu'eux seuls comprennent. C'est le moment que je déteste le plus. J'ai l'impression d'être un cobaye.» L'heure tant attendue a sonné. Les premiers visiteurs font irruption dans les couloirs du service. Les bras chargés de sacs, ils pressent le pas. De son lit, Keltoum suit le manège.

Beaucoup se précipitent, pénètrent furtivement dans la salle, puis se confondent en excuses avant de retourner sur leurs pas.

Elle ne quitte pas des yeux le seuil de la porte et monte les pires scénarios : «Il a peut-être eu un accident, il a raté le bus, non, il a dû prendre un taxi pour arriver plus vite.

Il est sûrement coincé dans les embouteillages. Il m'a promis que cette semaine il viendrait.» Elle essuie une larme qu'elle n'a pu contenir. Elle prend son miroir qu'elle cache précieusement sous son oreiller. «Mon Dieu, comme je suis pâle. Je ne veux pas qu'il me voie ainsi. Je vais arranger ça tout de suite.» Elle prend sa trousse de maquillage et ravive ses joues. «Là c'est mieux !»

Cela fait déjà une heure que les visites ont commencé et il n'est toujours pas là. «Pourtant sa sœur a promis qu'elle garderait Imène. Elle me manque terriblement ma petite ! Nous sommes le 10 aujourd'hui, dans un mois elle aura un an, j'espère que je sortirai d'ici-là.» Keltoum quitte sa

chambre et fait les cent pas dans les couloirs. Le va-et-vient de toutes ces femmes, ces hommes qui courent dans tous les sens et ce brouhaha, ces éclats de rire, lui donnent le tournis. Mais elle envie tous ces malades qui ont retrouvé la joie de vivre, et qui rient à gorge déployée. «Je suis sûre qu'ils n'imaginent pas le bonheur que ces visites leur procurent.»

Triste, elle regagne son lit. Elle appelle pour une énième fois son époux. Rien, il est toujours aux abonnés absents.

L'infirmière, une grosse dame entre en scène à la même heure. Elle tape des mains en vociférant : «Allez ! les visites sont terminées.» Keltoum ne la porte pas dans son cœur. «Elle est contente. Une fois le service vidé, elle ira faire la razzia auprès des malades. Une pique-assiette comme elle, elle n'en a jamais vu !»

Il est 15h. Il ne viendra pas. «J'espère au moins qu'il sera là le jour où je sortirai du bloc sans mon sein droit.» ■